

Rhizome et errance dans *Texaco* de P. Chamoiseau

Résumé – Cet article propose une relecture de la littérature francophone afin d’explorer les nouvelles stratégies narratives dans les discours post- et anticoloniaux, ainsi que l’émergence d’un imaginaire anti-impérialiste renouvelé, qui dépasse les cadres classiques des luttes anticoloniales à travers les dispositifs littéraires. Il répond à la nécessité d’une lecture actualisée permettant de mieux appréhender les dimensions contemporaines de la littérature francophone en général, et de la littérature antillaise en particulier, en recourant à deux concepts majeurs de la philosophie postmoderne — le « rhizome » et « l’errance » — tels que théorisés par Gilles Deleuze et Félix Guattari. Ces notions servent à mettre en lumière les formes récentes de résistance narrative contre la logique linéaire et arborescente héritée des sociétés colonisées. Adoptant une méthodologie qualitative, herméneutique et interdisciplinaire, l’article s’appuie sur *Texaco* de Patrick Chamoiseau pour démontrer, à travers ce cas d’étude particulièrement fertile et pertinent, comment l’agentivité politique anticoloniale est portée à des niveaux profonds et renouvelés dans les nouveaux discours littéraires francophones. Les résultats de cette analyse permettent d’une part d’envisager de nouvelles formes de subjectivités politiques ancrées dans l’hybridité et l’être-au-monde déterritorialisé propres à la littérature francophone, et d’autre part de souligner l’importance des approches interdisciplinaires face à ces mutations.

Mots-clés : Littérature francophone, Patrick Chamoiseau, Postcolonialisme, Antillité, Résistance narrative, Rhizome, Errance.

Introduction

Le roman n'est certainement pas le seul genre littéraire à avoir subi des transformations diverses, tant sur le plan formel que sur le plan thématique. Le récit, en tant qu'élément constitutif du fondement du roman moderne, est la somme de plusieurs éléments, dont notamment le temps et l'espace, qui conditionnent le schéma relationnel des scènes exposées. Ces deux éléments de base du récit sont les plus manipulés dans ce qu'on appelle le « roman postmoderne » (notion complexe en effet), dans la mesure où les problématiques que soulève ce nouveau phénomène littéraire proviennent d'abord du rapport qu'il crée entre lui-même et ce qui lui reste extérieur au sens large du terme. Comme le souligne John Barth (1980), figure majeure du postmodernisme littéraire, le roman postmoderne ne rejette ni n'imité simplement la tradition moderniste, mais aspire à une fiction plus démocratique, au-delà des oppositions classiques entre réalisme et irréalisme, forme et contenu. Cette posture se traduit souvent par un mélange des genres, des voix narratives multiples, et une structure narrative fragmentée ou rhizomique, qui reflètent une vision du monde complexe et non linéaire.

Dans *Texaco* de Patrick Chamoiseau, ces caractéristiques se manifestent à travers une narration enchevêtrée où les temporalités et les espaces se croisent et se métamorphosent, illustrant ainsi la nature postmoderne du roman comme un lieu d'interactions entre réel et imaginaire, mémoire et histoire, identité et territoire. L'usage des concepts deleuziens de « rhizome » et d'« errance » dans notre lecture s'inscrit pleinement dans cette dynamique postmoderne, qui privilégie la multiplicité des points de vue et le refus d'une matrice épistémologique imposée. En s'appuyant sur les concepts deleuziens de « rhizome » et d'« errance », cette étude explore la manière dont *Texaco* de Patrick Chamoiseau, par le biais d'un nouvel imaginaire romanesque et narratif, défie les structures narratives traditionnelles et propose une forme de résistance à la logique coloniale, sous-jacente *de facto* à la politique impérialiste en général. Ainsi, cette recherche se concentre sur les questions suivantes :

1. Comment les concepts de « rhizome » et d'« errance » sont-ils utilisés dans *Texaco* pour déconstruire les récits (et en conséquence la logique) coloniaux et présenter une résistance narrative, qui pourrait servir de modèle pour la résistance socio-politique par suite ?
2. En quoi ces structures narratives non linéaires et plurivoques contribuent-elles à la création de nouvelles subjectivités anticoloniales et à la subversion des récits dominants ?

L'hypothèse centrale de cette analyse est que la structure rhizomatique du récit dans *Texaco* sert de stratégie de résistance politique, en refusant l'unité linéaire du récit colonial. Nous postulons également que cette hétérodoxie narrative permet de redéfinir l'identité créole, en ouvrant la voie à une subjectivité hybride et fluide, en rupture avec les héritages de la domination impérialiste.

Cette analyse s'appuiera sur les théories de Gilles Deleuze et Félix Guattari pour démontrer comment *Texaco* incarne un modèle de narration rhizomatique et errant, qui s'oppose à la structure imposée par les récits coloniaux traditionnels.

Antécédants de la recherche

En examinant les différentes composantes de notre problématique, on constate que des questions similaires ont déjà fait l'objet de réflexions approfondies dans le champ des études postcoloniales. Jean-Marc Moura, l'un des introducteurs de la pensée postcoloniale en France, a montré comment les auteurs postcoloniaux revendiquent une originalité émancipatoire. Ils refusent un usage servile de la tradition littéraire occidentale pour inventer, en son sein même, une voix et une littérature indépendantes. C'est toute une logique imposée – notamment à l'imaginaire et à l'agentivité littéraire des colonisés – qui est ainsi subvertie : « L'auteur postcolonial joue des instances de légitimation que sont les genres et les formes européens pour parvenir à exprimer son originalité » (Moura, p. 67).

Cependant, et c'est un point crucial soulevé par plusieurs critiques, le discours littéraire antillais ne revendique pas cette originalité dans le but d'une recentralisation autour d'un nouveau pôle géographique. La revendication d'originalité n'aboutit pas à la substitution d'une polarisation par une autre. Ainsi, à travers l'œuvre d'écrivains comme Maryse Condé et les analyses de critiques tels que Françoise Lionnet, la littérature antillaise postcoloniale se présente essentiellement comme hybride et fondée sur des récits non linéaires. Ces caractéristiques, qui traduisent un défi aux matrices coloniales, rejoignent directement notre recours au concept de rhizome.

Les recherches d'Eva Baehler (2013) illustrent parfaitement cette dynamique. Elle y démontre comment la rupture avec l'imaginaire et le discours colonial se concrétise dans *Texaco* de Patrick Chamoiseau. Selon elle, le « bidonville », symbole de l'écosystème urbain créole, n'y

représente pas seulement une collectivité dissidente, mais incarne une forme d'existence entièrement extérieure à la logique oppressive coloniale. Sortir de la condition coloniale consiste, dans l'analyse de Baehler, à sortir de la manière coloniale d'expérimenter l'espace et, plus généralement, le milieu.

Dans une perspective complémentaire et plus directement liée à notre travail, Heidi Bojsen (2002) analyse l'usage de l'hybridité narrative et culturelle chez Chamoiseau comme un dispositif politique de résistance. En se penchant principalement sur *Écrire en pays dominé* (1997), Bojsen montre comment l'acte narratif chamoisien inscrit le geste anticolonial à un niveau profond : pour atteindre une condition décoloniale, il faut libérer les sujets politiquement et institutionnellement, mais aussi affranchir leur imagination de la soumission à l'uniformité culturelle. La narration de *Texaco* est ainsi l'algorithme et le manifeste d'un combat où Chamoiseau, en « guerrier de l'imaginaire », déjoue l'univocité oppressive et l'imaginaire hiérarchisé des colons en multipliant et en mêlant les voix et les cultures, pour créer une polyphonie libératrice anticoloniale. Dans cette perspective, la liberté est la capacité d'imaginer le monde autrement. Pour Bojsen, « Chamoiseau nous offre une narration de résistance contre l'esclavage jusqu'alors méconnue : la résistance de la parole et donc de la narration ».

Dans la continuité de ces réflexions sur les stratégies inédites de résistance et leur rapport à la complexité narrative, nous proposons d'introduire les deux concepts fondamentaux de « rhizome » et d'« errance ». Ceux-ci nous permettent de mieux cerner la fusion, chez Chamoiseau, de l'ontologie, de l'esthétique et du politique. Ces concepts offrent un cadre théorique pertinent pour comprendre la dynamique créole et sa valeur politique à l'œuvre chez Chamoiseau, et plus généralement dans la littérature antillaise contemporaine. Leur introduction dans le discours critique existant permet une cristallisation interdisciplinaire de l'entreprise chamoisienne.

Pour ce faire, notre réflexion s'articulera autour de ces deux concepts, tels qu'ils sont mobilisés dans le roman *Texaco*, afin d'en saisir le fonctionnement au sein de la dynamique créole. Le concept de rhizome, élaboré par Gilles Deleuze et Félix Guattari – et repris par Chamoiseau – sera d'abord examiné à travers une brève incursion dans les théories d'Édouard Glissant, premier à l'avoir intégré dans le champ littéraire francophone. Nous analyserons ensuite l'image rhizomique du récit de *Texaco* et les éléments qui participent à sa construction. Adopté par Deleuze, Guattari, Glissant puis Chamoiseau, le rhizome s'oppose radicalement à la logique

impérialiste de la racine unique, qui impose une hiérarchie culturelle et efface la diversité des voix subalternes. Dans *Texaco*, la structure rhizomique du récit devient un acte de résistance : elle refuse l'uniformisation coloniale et célèbre la prolifération des histoires, des identités et des mémoires, en rupture avec le récit dominant de l'Histoire coloniale.

Comme nous venons de le montrer, *Texaco* a fait l'objet de nombreuses études s'inscrivant principalement dans le cadre théorique de la poétique de la Relation (Glissant, 1990 ; Fonkoua, 2002 ; Bernabé, 2015 ; Lionnet, 2006), où le concept de rhizome a été employé de manière souvent métaphorique pour illustrer le projet de la créolité chez Patrick Chamoiseau. Toutefois, la recherche existante n'a que rarement envisagé une application plus concrète du rhizome, qui transcenderait son statut thématique pour en faire une condition ontologique structurante du texte. Peu d'études ont ainsi montré comment les principes deleuzo-guattariens — connexion, hétérogénéité, multiplicité, rupture assignifiante et cartographie — sont incarnés dans l'architecture narrative même de *Texaco*, où ils modèlent un « être-au-monde » alternatif, sous-tendant le refus créole de la colonialité. De même, ces dimensions n'ont pas été systématiquement articulées de manière à révéler dans le roman un véritable manifeste politique, annonciateur d'une agentivité anticoloniale renouvelée. C'est précisément pour combler cette lacune que notre relecture propose d'examiner la forme rhizomique non seulement comme une stratégie esthétique, mais comme le fondement d'une résistance anti-hiérarchique et d'un modèle d'identité relationnelle inscrits au cœur de la textualité chamoisienne.

Démarche méthodologique

Dans cette lecture de l'œuvre de Chamoiseau, nous avons jugé pertinent d'adopter une approche qualitative et critique, visant à dépasser les cadres traditionnels de la critique postcoloniale et de la littérature engagée au sens classique. Plus précisément, une démarche herméneutique a été mise en place afin de faire émerger le fond conceptuel puissant de ce roman, qui révèle une importante potentialité pour penser de nouvelles modalités contemporaines de confrontation à l'impérialisme occidental. Les deux concepts centraux de rhizome et d'errance, théorisés par Gilles Deleuze et Félix Guattari et profondément ancrés

dans l'imaginaire chamoisien, mettent en lumière une critique radicale du système arborescent impérial-colonial, qui sous-tend la mentalité dominatrice des puissances occidentales.

Bien que la littérature antillaise, et créole en particulier, regorge d'œuvres puisant dans des sources conceptuelles similaires, *Texaco* se distingue par la richesse de son être-au-monde rhizomique et par son récit de résistance fondé sur le rejet de toute structuration linéaire et disciplinaire, héritée des milieux intellectuels et artistiques colonisés. En nous concentrant sur cette œuvre de Chamoiseau, nous avons pu approfondir notre analyse et proposer un modèle de lecture applicable à d'autres œuvres de même tradition, susceptibles d'être explorées selon des perspectives similaires.

Sur le plan méthodologique, cette étude adopte une approche interdisciplinaire combinant une analyse littéraire ciblée et une réflexion théorique puisée dans la philosophie poststructuraliste. L'objectif est de répondre à des questions historiques et sociopolitiques à travers l'exploration de l'emploi littéraire des concepts deleuziens dans l'œuvre de Chamoiseau. Cette démarche permet également une contextualisation historique et intellectuelle, inscrivant l'auteur dans la tradition anticoloniale antillaise et, plus largement, dans les discours anticoloniaux contemporains. Cette lecture transversale de *Texaco* contribue à nourrir les recherches sur les nouvelles perspectives en matière d'agentivité et de résistance dans les sociétés postcoloniales, tout en reflétant la nature multifacette de l'impérialisme actuel.

I) Rhizome vs. racine

A) Rhizome : concept deleuzien et emploi glissantien

C'est précisément dans le premier chapitre de *Mille Plateaux* que Gilles Deleuze et Félix Guattari élaborent le concept de « rhizome », qu'ils articulent, d'une part, à l'ensemble de la philosophie deleuzienne – notamment à la notion d'agencement – et, d'autre part, à une conception renouvelée de l'écriture, conçue en opposition directe au modèle arborescent qui n'a cessé de dominer la culture occidentale et de soutenir ses entreprises de domination idéologique. Le caractère « machinique » attribué à la littérature par les deux philosophes vise avant tout à contester la fonction traditionnelle du texte comme vecteur d'idéologies structurées, ordonnées et hiérarchisées, lesquelles sont historiquement configurées par les matrices d'un monde profondément marqué par l'hégémonie du discours impérialiste occidental.

Deleuze et Guattari distinguent alors deux types de livres :

1. Le livre-racine : « C'est le livre classique, comme belle intériorité organique, signifiante et subjective (les strates du livre). Le livre imite le monde, comme l'art, la nature : par des procédés qui lui sont propres, et qui mènent à bien ce que la nature ne peut pas ou ne peut plus faire. » (p. 11)
2. Le livre-rad icelle : « La seconde figure du livre, dont notre modernité se réclame volontiers. Cette fois, la racine principale a avorté, ou se détruit vers son extrémité ; vient se greffer sur elle une multiplicité immédiate et quelconque de racines secondaires qui prennent un grand développement. Cette fois, la réalité naturelle apparaît dans l'avortement de la racine principale, mais son unité n'en subsiste pas moins comme passée ou à venir, comme possible. » (p. 12)

L'opposition fondamentale entre l'un et le multiple, qui structure cette typologie, révèle la puissance subversive de la seconde forme : elle valorise le multiple, refuse la logique binaire et sape les fondements de l'unicité imposée – fondements qui ont servi de justification intellectuelle à l'entreprise impérialiste et à ses pratiques d'assimilation et d'effacement des différences. La méthode d'« écriture à n », telle que la conçoivent Deleuze et Guattari, remplace ainsi l'ancien paradigme, générateur d'éléments « avorteurs », par une dynamique d'ouverture et de prolifération : « Le multiple, il faut le faire, non pas en ajoutant toujours une dimension supérieure, mais au contraire le plus simplement, à force de sobriété, au niveau des dimensions dont on dispose, toujours $n-1$. Soustraire l'unique de la multiplicité à constituer ; écrire à $n - 1$. Un tel système pourrait être nommé rhizome. » Cette persistance du multiple face à l'unité imposée constitue, au fond, un geste éminemment politique, qui ouvre un nouveau champ de lutte contre l'hégémonie impérialiste et ses récits totalisants.

Les principes du système rhizomique peuvent être résumés ainsi : a) connexion et hétérogénéité, b) multiplicité, c) rupture asignifiante, d) cartographie. Sans nous attarder davantage sur ces postulats fondateurs, nous verrons comment ces éléments se manifestent dans le roman de Chamoiseau, que nous considérons comme un véritable livre-rad icelle, et nous mobiliserons ce même concept pour éclairer notre analyse de l'errance et du nomadisme, autant

de stratégies littéraires et existentielles de résistance à la logique impérialiste du centre et de la racine unique.

La confrontation théorique entre la racine et le rhizome chez Deleuze et Guattari trouve une illustration concrète dans la relation historique et culturelle entre les Antilles et la France métropolitaine. Romuald-Blaise Fonkoua définit cette opposition comme un refus de la hiérarchie imposée, en particulier sur le plan intellectuel, où « aux modèles d'enseignement hérités de l'assimilation politique et de l'accession à la citoyenneté française devaient se substituer désormais des modèles de savoir institués par les Antillais eux-mêmes » (Fonkoua, p. 148). Ce renversement épistémologique, qui consiste à remonter les racines et à « détruire » les préétablis coloniaux, marque une volonté de rupture avec la domination impérialiste, et ouvre la voie à une autodétermination culturelle et intellectuelle.

Dans ce contexte, Édouard Glissant se distingue par la radicalité de sa prise de distance vis-à-vis des paradigmes hérités, y compris ceux de la négritude. Il élabore ses propres concepts, au premier rang desquels figure celui d'« identité rhizome ». Cette notion, profondément antihierarchique et anti-essentialiste, irrigue toute sa pensée et sert de fondement à son projet du « Tout-Monde ». Glissant affirme ainsi :

Tant qu'on n'aura pas accepté l'idée, pas seulement en son concept mais *par l'imaginaire* des humanités, que la totalité-monde est un rhizome dans lequel tous ont besoin de tous, il est évident qu'il y aura des cultures qui seront menacées. Ce que je dis c'est que ce n'est ni par la force, ni par le concept qu'on protégera ces cultures, mais *par l'imaginaire* de la totalité-monde, c'est-à-dire par la nécessité vécue de ce fait: que toutes les cultures ont besoin de toutes les cultures. (1995, p. 98)

Ce plaidoyer pour une interrelation généralisée des cultures s'oppose frontalement à la logique impérialiste de l'unicité et de l'assimilation, qui tend à effacer la diversité au profit d'un modèle hégémonique. Si Glissant soutient avec autant de clarté le concept de rhizome, c'est peut-être, en partie, sous l'influence de la réflexion de Roger Bastide dans *Les Amériques Noires*, où il met en lumière l'idée d'un mouvement interne à la culture afro-américaine. Quoi qu'il en soit, Glissant demeure le premier écrivain francophone à fonder explicitement sa théorie de la Relation sur le concept deleuzien de rhizome, plaidant non seulement pour une littérature, mais pour un devenir identitaire fondé sur la multiplicité absolue et la relation, en opposition directe à l'idée d'une source ou d'une origine « une » telle que défendue par Césaire :

La racine est unique, c'est une souche qui prend tout sur elle et tue alentour ; ils lui opposent le rhizome qui est une souche démultipliée, étendue en réseaux dans la terre ou dans l'air, sans qu'aucune souche n'y intervienne en prédateur irrémédiable. ...] La pensée du rhizome serait au principe de ce que j'appelle une poétique de la Relation, selon laquelle toute identité s'étend dans un rapport à l'autre. (Glissant, 1990, p. 23)

La portée politique du multiple et de l'imaginaire rhizomique apparaît ici dans toute son évidence. La thèse glissantienne, qui valorise le multiple et la pensée relationnelle, implique nécessairement une sortie de l'unicité imposée et la reconnaissance de l'altérité comme constitutive de toute identité. Le rhizome, conçu comme un réseau dynamique, ne peut exister que par la coexistence et l'interaction de subjectivités différentes, chacune porteuse d'un envers de même et d'un endroit d'autre : il ne fonctionne que dans la relation entre des identités à la fois semblables et différentes. L'altérité devient ainsi un pilier fondamental de la théorie glissantienne de la relation, inspirée du modèle deleuzien : « Cette vue de l'identité s'oppose à la notion aujourd'hui « réelle », dans ces cultures composites, de l'identité comme facteur et comme résultat d'une créolisation, c'est-à-dire de l'identité comme rhizome, de l'identité non plus comme racine unique mais comme racine allant à la rencontre d'autres racines. » (Glissant, 1995, p. 19) Chef de file du mouvement de la créolisation, Glissant fait école, notamment auprès de Chamoiseau, qui reprend et radicalise ses thèses : « Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques, nous nous proclamons créoles. » (Berbané, p.13) Chamoiseau, dans ses œuvres et particulièrement dans *Texaco*, prolonge cette accentuation, faisant de la multiplicité non seulement un principe littéraire mais aussi un manifeste politique contre l'hégémonie impérialiste. Les scènes socio-psychiques mises en avant dans le roman poussent la question de la multiplicité à l'extrême, illustrant la résistance des identités créoles face à toute tentative de normalisation ou de réduction à l'unité.

B) Texaco : livre-rad icelle

Dès ses premières pages, *Texaco* met en scène le problème du multiple, en opposant résolument l'unité *du* récit à la diversité foisonnante *des* récits. Cette tension traverse tout le roman et s'élargit à une remise en cause radicale de l'Histoire unique, coloniale, au profit de la pluralité des histoires vécues : « Nous rejetons l'Histoire avec un grand H qui est l'histoire coloniale pour entrer dans la mécanique des histoires. Et les histoires nous permettent de conserver l'imaginaire de la diversité. La diversité est préservée si on entre dans un processus de relations historiques où toutes les histoires sont tirées comme des petits fils. Dans *Texaco*, il

y a une multitude de petits fils. » (Peterson, p.45) Ce choix n'est pas anodin : il s'agit d'un geste de résistance littéraire et politique, qui refuse la confiscation du récit par une voix dominante et ouvre la voie à une polyphonie où chaque voix, chaque mémoire, chaque expérience trouve sa place et sa légitimité.

Cette dynamique du multiple s'incarne dans la trajectoire d'Esternome, père de Marie-Sophie et source essentielle de ses récits, qui, lui-même « éjecté de l'Histoire, [...] vivait ses histoires sans décoder les événements ainsi qu'il l'avait fait en son temps de jeunesse. » (p. 242) Le roman fait ainsi du rhizome non seulement un principe formel, mais aussi le secret même de la création de Texaco, espace de résistance et d'invention. À l'image de la démarche de Chamoiseau, c'est le refus d'une origine unique, d'une source radicale, qui permet à Marie-Sophie de résister, de survivre et de bâtir son projet. Elle ne peut avancer qu'en s'ouvrant à la pluralité des voix et des mémoires, comme l'énonce le Vieux-Nègre de la Doum : « Nous là, en bordage de l'En-ville, comme en bordage des bitations d'antan. Mais là, rien à prendre, il faut traverser, non pas pour ressortir de l'autre côté, mais pour t'élancer à travers, et bien garder le cap. Quel cap ? Quitter la boue, toucher l'Homme, vivre la Terre entière. Tu as toutes les souches au cœur. » (p. 321)

Tout le roman est ainsi traversé par cet imaginaire de la diversité, porté autant par Chamoiseau que par la multitude de narrateurs et de sous-narrateurs, qui, selon la logique deleuzienne, « écrivent à n-1 ». L'écriture rhizomique de *Texaco* ne se contente pas de juxtaposer des récits : elle suppose une pluralité de narrateurs, chacun racontant à la fois la même histoire et une histoire autre, démultipliant à l'infini les points de vue. Le lecteur lui-même, en entrant dans ce tissu narratif, devient un narrateur supplémentaire, poursuivant à son tour une lecture n-1 du récit. Le roman se déploie ainsi comme une composition musicale et fractale, où chaque unité narrative, indépendante et pliable, s'articule avec les autres pour former un ensemble mouvant et ouvert.

Cette multiplicité des voix et des perspectives évoque la question leibnizienne de l'infinité des points de vue, dont la garantie, dans ce roman, est assurée par la figure du *marqueur de paroles*. Marie-Sophie confie ses récits, déjà multiples, à ce marqueur, qui à son tour imprime sa subjectivité avant de livrer ces paroles brutes à la mer ouverte des lecteurs. Le marqueur de paroles agit alors comme un estuaire, où le fleuve des histoires de Sophie se jette dans l'océan sans limites de l'imaginaire collectif. Chacun, du narrateur à l'auteur, du marqueur de paroles au lecteur, devient une monade, observant le même univers de Texaco sous un angle singulier, et contribuant à la multiplication des récits dès qu'ils sont exposés à l'extérieur du texte – c'est là que le multiple atteint sa plénitude.

Deleuze ne conçoit d'ailleurs le livre-radicele que comme une machine littéraire branchée sur le dehors, sur la réalité et ses luttes : « L'essentiel, ce sont les unités de mesure : quantifier l'écriture [...] Un livre n'existe que par le dehors et au-dehors. Ainsi, un livre étant lui-même une petite machine, dans quel rapport à son tour mesurable cette machine littéraire est-elle avec une machine de guerre, une machine d'amour, une machine révolutionnaire, etc. » (p. 10) Cette instabilité fondamentale du point de vue, ce refus de la focalisation unique, dissolvent toute prétention à une vérité ou à une histoire imposée. Le roman se construit alors comme un espace d'émancipation narrative, où la multiplicité des couches et des focalisations, loin de n'être qu'un jeu formel, devient la condition d'une politique de résistance : la résistance radicele à l'hégémonie impérialiste, à l'univocité du discours, à la dictature de l'Histoire unique. Chez Chamoiseau, la littérature devient ainsi le lieu d'une reconquête du droit à la diversité, à l'altérité, à la polyphonie – une véritable politique du multiple.

Ce qui confère toute sa force à la multiplicité des points de vue dans *Texaco*, c'est ce sentiment d'espérance, à la fois tenace et douloureux, qui traverse le récit. Comme chez Glissant, l'altérité et l'ailleurs sont indissociables des sujets, des monades, qui peuplent le roman. Toute l'histoire s'y présente comme une quête inachevée, tendue vers un avenir encore à inventer, une échappée hors des cadres imposés. Les narrateurs, qu'ils soient mus par l'amour ou la haine, ne se découvrent eux-mêmes qu'à travers les consciences des autres, dans un jeu de reflets où chaque pensée s'aventure jusqu'aux confins du possible. Cette multiplicité subtile, qui innerve le texte, fait de *Texaco* un roman non seulement riche de récits dits, mais aussi d'innombrables récits non-dits, « avortés », qui hantent la mémoire créole : autant d'aventures rêvées, espérées, mais jamais vécues, qui témoignent de l'incomplétude fondamentale de toute histoire sous domination.

La plupart des récits connus ou vécus par Marie-Sophie sont en réalité les revers d'un bonheur espéré, jamais accompli. Cette écriture rhizomique, faite de miroirs et d'échos, donne à l'œuvre de Chamoiseau sa dimension profondément politique : elle refuse la clôture, la complétude, et donc la maîtrise impérialiste du récit. Ainsi, lorsque Marie-Sophie, restée seule après le départ de Nelta, s'abandonne à la carte postale reçue, elle s'invente un récit non-vécu, s'immergeant dans l'imaginaire d'un ailleurs inaccessible :

Quand je revois cette carte, je respire l'odeur de blé que j'ignore pourtant, je peux voir l'intérieur du moulin et percevoir ce qu'évoquait le vieil Alphonse Daudet dans ces lettres bucoliques. Je peux voir le meunier mordant un bout de fromage avec Nelta qui lui verse son gros rouge, et, c'est drôle, plutôt que sentir mon cœur se

contracter (comme je le sentis ma vie durant devant cette carte) je ressens un contentement : mes rides s'animent sur mes gencives, et mon ventre tressaute sous une joie de vieille femme, vaste comme un univers. (p. 354)

Les croisements des récits, si essentiels dans *Texaco*, rappellent la liberté narrative de James Joyce, où les voix et les histoires se superposent, se répondent et avancent par fragments, sans jamais se refermer sur une seule perspective. Mais cette dynamique évoque aussi l'art du récit enchâssé des *Mille et Une Nuits*, où chaque histoire en fait naître une autre, tissant une toile infinie de voix et de destins entremêlés. Mais Chamoiseau va plus loin : fidèle à l'esprit deleuzien, il introduit dans ce processus un désordre continu, un nomadisme narratif où le récit, livré au hasard, se laisse traverser par l'altérité, le différent, l'inattendu. Ce désordre, loin d'être une faiblesse, devient une force de résistance : il empêche toute clôture, toute appropriation définitive par une voix unique, et ouvre sans cesse de nouvelles lignes de fuite, de nouveaux possibles.

C'est là que réside une dimension essentielle de la résistance anticoloniale dans *Texaco* : le refus obstiné de l'achèvement, de la complétude ou de tout destin figé. Résister contre la fin, c'est résister à la manière de n-1, en échappant sans cesse aux cadres imposés par le pouvoir colonial. La cartographie du roman – à la fois ontologique et narrative – devient alors une cartographie de la fuite, de la déroute, de la réinvention permanente : des « lignes de fuite » deleuziennes qui ouvrent un espace toujours en devenir, où l'espérance, même amère, agit comme une force subversive face à l'hégémonie coloniale et au récit unique¹. La narration rhizomique et hybride de Chamoiseau s'affirme ainsi comme un acte politique : elle refuse l'enfermement dans les cadres de l'Histoire coloniale, revendique le droit à l'imaginaire, à la multiplicité, à l'inachevé, et fait de l'écriture un véritable champ de bataille contre toute domination.

Dans *Texaco*, la dynamique narrative repose sur un effet de greffe constant : chaque récit s'implante sur un autre, se métamorphose, et inaugure une phase nouvelle, marquée par le déséquilibre et la rupture. Ce processus de déphasage, loin d'être anodin, naît souvent d'une séparation brutale, d'une destruction massive ou d'une mort – comme en témoignent les scènes poignantes où le vieil Esternome cherche le cadavre de Ninon dans les ruines. Ce principe de greffe, qui assure le mouvement perpétuel du récit, s'apparente à la « mémoire courte » chère à Deleuze, mémoire qui refuse la continuité linéaire de l'Histoire officielle pour privilégier la

¹ Cf. Eva Baehler, *Poétique du bidonville dans Texaco de Patrick Chamoiseau : naissance et baptême de la nouvelle littérature antillaise*, mémoire de master, Université de Fribourg, printemps 2013.

variation, la conquête, la capture, le surgissement : « Le rhizome est une antigénéalogie. C'est une mémoire courte, ou une antimémoire. Le rhizome procède par variation, expansion, conquête, capture, piqûre » (p. 32).

À l'enracinement généalogique traditionnel, Chamoiseau substitue ainsi une logique de greffe et de recomposition, qui défie l'ordre établi et s'oppose à la tentation de la ville rationalisée, absorbée par la modernité et l'ordre colonial :

Mais la ville est une menace. [...] Le désert y naît sous la joie mécanique des néons et les dictatures automobiles. Texaco absorbé sera régi par l'ordre. L'île Martinique sera vite avalée. Il faut désormais, à l'urbaniste créole, réamorcer d'autres tracées, en sorte de susciter en ville une contre ville. Et autour de la ville, réinventer la campagne. L'architecte, c'est pourquoi, doit se faire musicien, sculpteur, peintre et... l'urbaniste, poète. (p. 462)

Comme le souligne Christine Chivallon, le « désordre antillais » n'est plus considéré comme un fait « pathologique », mais comme « une contre-logique face à la société hiérarchisée » (p. 319). Cette stratégie narrative et identitaire fait de *Texaco* une véritable contre-ville, un espace de résistance à la normalisation coloniale et à l'effacement des marges. Warrick Lattibeaudière, dans son analyse du trope du caméléon dans *Texaco*, montre comment ce motif incarne la capacité d'adaptation et de subversion des identités caribéennes au confluent des héritages contradictoires africains, européens et asiatiques. À l'image du caméléon qui change de couleur selon son environnement, Chamoiseau mime dans la structure même de son roman cette fluidité identitaire et cette résistance camouflée, où le désordre apparent devient un ordre dissimulé, un ordre d'un genre émancipé et émancipateur, et en un mot, un camouflage politique (p. 105). Ce désordre, ou plutôt cet « autre ordre », s'affirme justement parce qu'il résiste à la conception coloniale de l'organisation (au sens très large à l'échelle civilisationnelle); il demeure inintelligible à l'intellect étranger, mais porteur de sens et de cohérence pour l'entendement créole. Aussi serait-il plus juste de parler d'un non-ordre que d'un désordre, l'essentiel dans cette perspective étant de contrer l'ordre colonial et de créer une condition alternative à l'ordre colonial.

Cette stratégie narrative et identitaire fait de *Texaco* une véritable contre-ville, un espace de résistance à la normalisation coloniale. Chamoiseau, en posant la question de l'identité rhizomique, s'inscrit dans une tradition anticoloniale qui refuse le modèle généalogique, et propose une fusion du « milieu » et de l'« identité », fusion dont d'autres textes anticoloniaux fondateurs comme *Nedjma* de Yacine avait déjà témoigné. Or notre roman ne s'achève pas sur

l'édification complète de Texaco : la ville demeure inachevée, toujours à peupler, toujours à inventer, suivant un itinéraire ouvert, soumis au hasard et à la résistance collective.

Le rêve d'Esternome, accompli grâce à la ténacité de sa fille et de la communauté, n'est pas un état figé mais un processus, un « étant » en devenir, qui engage tous ceux qui participent à la vie de Texaco. Le nom secret de Marie-Sophie, « Texaco », incarne cette fusion : elle devient la ville, et la ville devient elle, dans un mouvement de déterritorialisation et de devenir qui s'oppose à toute fixation identitaire ou spatiale. Ce processus, que Deleuze nomme « déterritorialisation », est au cœur de la force subversive du roman, qui fait de chaque greffe, chaque rupture, chaque mémoire courte, un acte de résistance contre l'ordre impérial et la clôture coloniale.

La dernière question qui se pose ici est celle du temps et de la temporalité dans *Texaco*. Comme nous l'avons évoqué dès l'introduction, le temps dans ce roman se distingue avant tout par le refus de toute linéarité : il ne s'agit plus d'une progression droite, d'un fil unique, mais d'un réseau, d'un entrelacs, image même du rhizome qui traverse tout le texte. Chamoiseau ne se contente pas de reprendre cette conception non-linéaire du temps, il lui donne une coloration singulière, profondément ancrée dans l'expérience créole.

Ce qu'il faut retenir au premier abord dans *Texaco*, c'est le calendrier spécifique que présente l'auteur et qui englobe en quelque sorte la chronologie du roman. Le jalonnement de ce calendrier par les éléments concrets et réels, évoque surtout une chronologie propre aux historiens, et comprend les différentes étapes suivantes : A. Temps de carbet et d'ajoupas B. Temps de paille C. Temps de bois-caisse D. Temps de fibrociment E. Temps Béton. Cette répartition temporelle semble raconter une histoire de *genèse* plutôt qu'un simple récit romanesque. L'auteur ouvre le roman par une analepse, en relatant l'arrivée du Christ à Texaco. Cet effet de chaos, qui dépasse le simple effet de style ou la stratégie narrative, se prolonge jusqu'à la fin du roman, où le désordre temporel demeure constant. Cette instabilité du temps ne se limite pas à l'œuvre de Chamoiseau : elle est, selon lui, indissociable de l'histoire et de l'expérience du peuple créole, dont la temporalité échappe aux cadres rigides de l'Histoire coloniale.

On s'aperçoit qu'il n'y a pas de temps linéaire dans la créolisation qui serait le même pour tous. On a plutôt une temporalité chaotique. À la limite, pour avoir une idée du temps dans le phénomène de créolisation, il faudrait se référer à la notion de rythme. Il faudrait écouter un concert de tambours pour comprendre un peu comment cela a pu fonctionner. L'idée du rythme est une idée fondamentale pour comprendre le processus de créolisation. (Peterson, p. 46)

Cette conception est clairement reflétée dans le roman, surtout que Chamoiseau impose au récit raconté une succession de notes extraites des cahiers dits de Marie-Sophie Laborieux et des notes de l'urbaniste au Marqueur de paroles. Ces fragments qui suivent parallèlement le récit, causent non seulement des coupures au niveau du temps du récit, mais aussi, présentent une autre temporalité non-romanesque, qu'on peut désigner comme « historique ». Le plus frappant, ce sont ces notes le plus souvent étrangères au contexte où elles sont introduites, mais leur rapport direct avec l'histoire de Texaco, la vie intime de Marie-Sophie et les faits qui oscillent entre les deux, ne laissent pas le lecteur les exclure du roman. C'est donc une manière tout à fait singulière de tisser, dans *Texaco*, le temps du récit avec une temporalité imaginaire/imaginée et une temporalité historique extérieure. Même l'expérience fictionnelle de l'auteur semble indissociable du tout créole, comme si toute abstraction, toute exclusion de la réalité créole était impossible. Au fond, l'abstention de toute exclusion de l'histoire n'est-elle pas le noyau même des discours anticoloniaux et anti-impérialistes ? Ainsi, en contraste avec la première partie de notre analyse, qui portait sur l'imaginaire rhizomique de l'espace, c'est la temporalité protéiforme – l'image du caméléon réapparaît – qui vient ici exacerber cette revendication dans cette strate du récit. Chamoiseau n'invente pas ce greffage temporel : il le saisit dans le processus de créolisation et le transpose ensuite dans son langage romanesque. Le temps de *Texaco*, tout comme son espace, est sui generis et requiert une sortie du temps globalisé et historique. La résistance créole, dans sa profondeur, est donc avant tout un geste anticolonial spatio-temporel.

II) Errance

A) Devenir et territoire

Les philosophes du devenir, tels notamment Nietzsche et Deleuze, conçoivent le monde comme une vitalité constante, offrant l'image d'un « qui reste toujours à faire ». Le phénomène humain n'échappe pas à cette dynamique : on passe de l'homme qui est à l'homme qui devient. Le concept de devenir constitue l'un des fondements de la philosophie de Deleuze, qui l'accompagne souvent d'interrogations sur l'identité et le territoire. Pour lui, l'être humain ne possède pas d'identité tant qu'il n'a pas marqué son propre territoire, sinon il vit sans monde ni identité. « L'homme est majoritaire par excellence, tandis que les devenirs sont minoritaires, tout devenir est un devenir minoritaire. Les juifs, les tziganes, etc., peuvent former des minorités

dans telles ou telles conditions ; ce n'est pas encore suffisant pour en faire des devenir. On se reterritorialise ou on se laisse reterritorialiser sur une minorité comme état : mais on se déterritorialise dans un devenir. » (p. 310) Le devenir des Créoles s'inscrit aussi dans cette logique, chaque devenir supposant une déterritorialisation, une sortie, une fuite. Nous examinerons d'abord le fonctionnement du devenir dans *Texaco*, avant de nous pencher sur la question de l'errance.

L'idée césairienne d'une origine fondée sur une terre-mer et une source correspond à l'image généalogique que rejettent Deleuze et Chamoiseau. La géographie identitaire chamoisienne adopte alors la méthode de la cartographie, et non celle de la chalcographie, comme l'exige Deleuze. Cette géographie devient possible grâce à la créolité elle-même : « Quartier créole est une permission de la géographie. C'est la forme de la terre qui nomme le groupe des gens. Terre bouleversée, donne place case petite. On les colle l'une sur l'autre, de chaque côté de la Trace qui, elle, suit la crête ferme... » (p. 171). La genèse du projet *Texaco* se situe dans le fameux cachot où le grand-père de Sophie, comme tant d'autres, perd la vie et devient un ancêtre inspirant Esternome et sa fille à regagner l'En-ville et fonder Texaco. Le premier marquage laissé par ce grand-père est à l'origine de tous les devenir qui suivent. Esternome accomplit alors les premiers pas de déterritorialisation en s'installant à Noutéka, amorçant une ère minoritaire dans sa vie. Cette sortie du territoire, rappelant l'histoire de la Genèse, évoque aussi l'Exode, suite à un chaos qui ne cessera presque jamais ni pour lui ni pour sa fille Marie-Sophie. Avant la fondation définitive de Texaco, le récit avance par une déterritorialisation continue, même pour les personnages marginaux peu impliqués dans la vie de Sophie. C'est un flux de devenir, des devenir-Texaco. Toutes les forces qui poussent Sophie vers ses fins, ou l'en empêchent, conditionnent ce processus de devenir et y contribuent.

Marie-Sophie, dès sa naissance, vit une vie de déterritorialité : le lieu où elle naît est d'abord le refuge d'Esternome et l'installation modeste de deux sœurs jumelles ; Sophie voit le jour après le départ de l'Adrienne, l'une des jumelles. Chaque étape de sa vie est marquée par ces traits territoriaux : à chaque accueil, chez une famille ou auprès de conjoints souvent eux aussi mobiles, elle se constitue un nouveau territoire. L'identité qu'elle connaît à chaque fois résulte de ce que Deleuze appelle la transduction (p. 384). Dans ce processus, Sophie saisit des codes différents et nouveaux dans chaque territoire, et le transcoding de ces codes lui confère un nouveau devenir. Elle devient lettrée, femme de ménage, voyageuse, etc. Tous ces devenir convergent vers un devenir principal, un tenir-ensemble selon Deleuze, son devenir-Texaco. Elle devient de plus en plus minoritaire, jusqu'à devenir imperceptible dans la Doûm. La multiplicité et l'alternance des lieux conduisent donc à la pluralité des devenir, et ce flux

n'épargne presque aucun sujet du récit. La déterritorialisation est en quelque sorte l'âme même de l'œuvre de Chamoiseau.

Dans la scène bouleversante de l'incendie de Savane, on trouve un exemple pur de devenir-fou chez Esternome, qui, à force de chercher sa Ninon dans un lieu marqué à la fois par l'incendie et la présence illusoire de Ninon, sombre dans l'aliénation. Le devenir-fou de Sophie est également remarquable, car le sentiment de folie lui vient chez madame Eléonore, où tout le monde, y compris le couple, se retire peu à peu dans la maison et perd la raison : « Je finis par ne plus sortir de mon galetas. J'écoutais madame Eléonore vivre avec son monstre en restant immobile dans l'échauffure du grenier. [...] Parfois, le sieur Alcibiade poussait de longs braiments tandis que la madame riait sans que ça soit un rire. [...] Je devenais folle... » (pp. 332-333).

Le bilan des devenirs qui structurent le récit est la création du quartier de Texaco, un quartier déterritorialisé non seulement par son opposition locale et structurelle explicitée par l'auteur, mais aussi par les devenirs-identité qui le peuplent et qui sont eux-mêmes déterritorialisés. Le récit de *Texaco* invite ainsi à repenser l'émancipation coloniale à un niveau particulièrement profond, dans la mesure où la possibilité d'une transition d'une identité à une autre – qui doit initialement commencer par le passage de l'identité coloniale imposée à une identité nouvelle et non-coloniale – constitue la condition préalable à tous les autres gestes anticoloniaux.

Comme on l'a vu précédemment, cette identité-rhizome est particulièrement mise en valeur par Glissant, qui ne la présente pas comme une prescription, mais comme une évidence historico-sociale :

Je crois que nous sommes arrivés à un moment de la vie des humanités où l'être humain commence d'accepter l'idée que lui-même est en perpétuel processus, qu'il n'est pas de l'être, mais de l'étant, et que comme tout étant, il change. Et je crois que c'est une des grosses permutations intellectuelles, spirituelles et mentales de notre époque.
(1995, p. 23)

Au contraire de certains détournements interprétatifs de nouveaux courants d'émancipation – tels que les « études de genre » –, le texte de Chamoiseau révèle la puissance du concept de devenir, tel que nous l'avons discuté, à produire une agentivité politique et libératrice pour les sujets des territoires colonisés, au sens aussi bien géographique que philosophique, qui portent encore en eux, de multiples façons, les traces de devenirs coloniaux imposés.

B) La « drive »

Le processus de déterritorialisation étant essentiellement en jeu dans *Texaco*, nous arrivons à notre dernière question, toujours ancrée dans la pensée deleuzienne : celle du nomadisme, et plus précisément de l'errance. Les sujets qui sortent de leur territoire et deviennent ainsi des identités nouvelles ne peuvent préserver la vitalité et le renouvellement de leur monde qu'en maintenant une instabilité continue. Plus on change de territoire, plus on accède au nouveau. Le nomadisme selon Deleuze et le marronnage créole constituent deux pôles majeurs de l'œuvre de Glissant. Le nomade est, par définition, celui qui quitte son territoire à la recherche d'un autre, non pas pour s'y fixer définitivement, mais pour se garantir l'ouverture à de nouvelles issues. Le territoire est à la fois indispensable et provisoire. Le thème de l'errance, traduit en créole par « drive », devient alors la tactique du sujet qui se disperse, fuyant le stable et l'ordre, symptômes d'un attachement à une source contraignante et enfermante. Le « driveur » est ainsi le Créole déterritorialisé, un Antillais en devenir.

Dans *Texaco*, le bonheur et la « drive » s'équivalent, mais il manque le tenir-ensemble que représente le quartier de Texaco. La fuite suppose toujours un territoire. Chamoiseau saisit parfaitement la portée deleuzienne du nomadisme : le sujet-esclave ne peut fuir son territoire qu'après l'avoir créé, après avoir trouvé et transcodé ses propres marques. Ainsi, la liberté conférée par l'abolition n'est pas suffisante dans le roman : elle reste déterminée par l'ancien territoire. La « drive » ne signifie pas simplement cesser d'être esclave ; le mouvement du driveur doit être aussi bien physique que mental et intellectuel. La drive selon Chamoiseau est donc radicale et permanente.

Sophie fait l'expérience de deux errances distinctes : l'une avec Arcadius, l'autre avec Nelta. Ces deux formes d'errance sont clairement différenciées : lors de l'arrivée de De Gaulle, Marie-Sophie et Nelta se perdent dans la foule, et après une longue errance vaine, ils n'atteignent jamais leur but, l'image du colonisateur restant insaisissable, comparable à un miasme. Cette errance est stérile car elle ne permet pas la déterritorialisation. En revanche, le départ de Nelta constitue une véritable drive, une fuite préparée et assumée, qui permet au driveur de quitter son territoire. Arcadius, quant à lui, connaît une drive inévitable en mourant d'une mort déterritorialisée :

Je savais qu'Arcadius ne pouvait rien contre sa drive. Le destin du driveur c'était de nous porter, tous ensemble, vers les mondes égarés dans nos obscurités. Il assumait ce que nous cherchions et nous permettait de le chercher sans que nous en ayons à souffrir. Le driveur, c'était notre désir de liberté dans l'être, notre manière de vivre les mondes en nous, notre nègre marron d'En-ville. (p. 459)

Marie-Sophie vit elle-même une véritable dérive, mais ce qu'elle recherche avant tout, c'est une dérive mentale et identitaire, qui consiste en une reterritorialisation, en un devenir-Texaco.

Conclusion

Le roman *Texaco* de Patrick Chamoiseau constitue une illustration approfondie et élaborée de la question du multiple, telle qu'elle est conceptualisée dans la philosophie de Gilles Deleuze. Cette étude s'est concentrée sur deux notions centrales de la pensée deleuzienne du multiple, le rhizome et l'errance, et a démontré que leur mobilisation dans *Texaco* dépasse le simple écho poétique ou romanesque : ces concepts traduisent à la fois le projet créole, tel que théorisé notamment par Glissant, et un nouvel imaginaire du monde, porteur d'une conception renouvelée de l'agentivité politique et de la résistance anticoloniale et anti-impérialiste.

Dans cette perspective, le refus d'un rapport au monde univoque, structuré de manière arborescente et hiérarchisée – reflet de l'organisation coloniale de la société – apparaît comme un geste politique fondamental, qui redéfinit les contours de la pensée anticoloniale. Adopter une existence rhizomique et nomade revient à revendiquer une stratégie d'émancipation inédite et à ouvrir la voie à de nouveaux horizons d'action politique.

L'analyse a également montré que, chez Chamoiseau, l'imaginaire politique créole s'affranchit des cadres traditionnels du discours anticolonial, souvent ancrés dans la géopolitique historique. Les formes de résistance à la domination coloniale s'étendent ainsi à la redéfinition de l'espace et du temps. Le roman met en lumière que le colonialisme ne se limite pas à une présence géopolitique imposée, mais implique aussi une vision du monde et un mode d'être qui favorisent cette domination.

Enfin, cette lecture souligne la nécessité d'adapter les approches critiques aux nouvelles formes d'impérialisme, qui s'infiltrent dans les sphères de la vie contemporaine par des moyens souvent imperceptibles et exigent des engagements intellectuels et politiques renouvelés. L'analyse proposée ici peut servir de modèle pour l'étude des réalités néocoloniales qui émergent dans le contexte de la mondialisation. La perspective chamoisienne apparaît ainsi particulièrement pertinente pour penser les formes actuelles de résistance à l'uniformisation globale.

Bibliographie

- Baehler, E. (2013), *Poétique du bidonville dans Texaco de Patrick Chamoiseau : naissance et baptême de la nouvelle littérature antillaise*, mémoire de master, Université de Fribourg.
- Barth, J. (1980). The Literature of Replenishment: Postmodernist Fiction, *The Atlantic Monthly*, January, 65–71.
- Bastide, R. (1973). *Les Amériques noires*, Paris : Payot.
- Benitez-Rojo, A. (1996) *The Repeating Island : the Caribbean and the Postmodern Perspective*, trad. James Maraniss, Durham : Duke University Press.
- Bernabé, J., Chamoiseau, P. et Confiant, R. (1993). *Eloge de la créolité*, Paris, Gallimard.
- Bojsen, H. (2002). L'hybridation comme tactique de résistance dans l'œuvre de Patrick Chamoiseau. *Revue de littérature comparée*, no. 302(2), 230-242.
- Bonnet, V. (1997). *De l'exil à l'errance : critique et quête d'appartenance dans la littérature contemporaine des Petites Antilles anglophones et francophones*, Thèse de doctorat en littérature d'expression française, Université Paris Nord (Paris XIII).
- Chamoiseau, P. (1992). *Texaco*, Paris : Gallimard.
- Chivallon, Ch. et Blair, D. (1997). Images of Creole Diversity and Spatiality: a Reading of Patrick Chamoiseau's *Texaco*. *Cultural Geographies - CULT GEOGR*. Ecumene 1997, no. 4, 318-336.
- Colin, K. (2008). *Le roman-monde d'Edouard Glissant. Totalisation et tautologie*, Québec : Les Presses d'Université Laval.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1980). *Mille Plateaux*, Paris : Minuit.
- Fonkoua, R.-B. (2002). *Essai sur une mesure du monde au XXème siècle : Edouard Glissant*. Paris, Honoré Champion.
- Glissant, E. (1995). *Introduction à une poétique du divers*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Glissant, E. (1990). *Poétique de la relation, Poétique III*, Paris : Gallimard.
- Lattibeaudière, W. (2020). Agency-achieving Shifts and Patterning form off Content: The Chameleon in Chamoiseau's *Texaco*. *The International Journal of Humanities & Social Studies*, vol. 8, issue 7, July, 105-109.

Moura, J.-M. 2007 (1999). *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF.

أعلامه التشار